

THÉÂTRE

Une présence essentielle
Page E 3



CINÉMA

Étonnante épopée
hippique
Page E 8

LE DEVOIR

CULTURE

CAHIER
E

Qui est Kent Nagano?

L'effervescence n'a qu'un temps. La direction de l'OSM a su réagir aux circonstances rapidement en profitant du premier interstice dans l'emploi du temps de Kent Nagano pour l'introniser officiellement. Il était temps, et l'heure est aujourd'hui à la réflexion.

CHRISTOPHE HUSS

Le *Devoir* Ya souligné dans son édition de mercredi: l'engagement de Kent Nagano envers Montréal est exceptionnel. Un contrat initial de six ans à raison de 16 à 18 semaines par année, je n'ai pas souvenir d'avoir vu cela, dans des circonstances et à un niveau équivalents, ces 15 dernières années. Si l'on ajoute l'implication légendaire de ce musicien, la fidélité qui est une marque de son caractère, plus sa volonté de s'assimiler au pays, à la ville et à sa communauté, il faut reconnaître que, quoi qu'on pense des qualités artistiques et musicales de Kent Nagano (est-il «trop analytique», pas assez chaleureux dans ses interprétations?), le choix de l'OSM est optimal.

Le chef américain correspond aussi au profil démographique et multiculturel de la métropole et peut inviter au renouvellement du public. L'homme a des rêves et des ambitions. Tout l'enjeu de son mandat sera la mise en adéquation entre ces rêves et les contingences matérielles. Kent Nagano bénéficie pour l'heure de l'état de grâce. L'OSM s'est payé, à prix fort sans doute, la meilleure cure de jouvence imaginable, une figure d'intégrateur charismatique. La province entière a gagné un ambassadeur culturel comme il en existe très peu dans le monde artistique et culturel. Mais attention: il faudra afficher un répondeur politico-économique à la hauteur des ambitions.

En une semaine, l'OSM est passé aux yeux des observateurs internationaux d'une situation de quasi-désintérêt à un brusque regain d'attention. Car si Montréal a choisi Nagano, Nagano a aussi choisi Montréal et les risques, c'est plutôt lui qui les prend. D'abord parce que, à discuter avec lui mardi, il ne semblait pas bien au fait de savoir s'il aurait vraiment les moyens de sa politique. Ensuite parce que, avec le vent qui le pousse depuis une dizaine d'années, Kent Nagano, sans être en rien désobligeant envers l'OSM, aurait pu viser beaucoup plus haut que Montréal. Se fier pour six ans — au sens fort que «se fier» peut avoir à ses yeux — est le témoignage d'une confiance exceptionnelle envers les musiciens de l'orchestre et leurs potentialités. Qui est donc cet homme

calme et posé qui semble avoir compris et digéré tous les manuels de leadership de la terre. Voici quelques témoignages.

Dietrich Henschel
(baryton)

Ce baryton (qui donnera un récital le 16 mars à la salle Pollack) est l'un des grands chanteurs de notre époque. Kent Nagano l'a peut-être compris avant les autres et une forte relation artistique s'est tissée entre eux. Dietrich Henschel a accepté de se livrer au petit jeu des «cinq qualités» qu'il voit chez Kent Nagano.

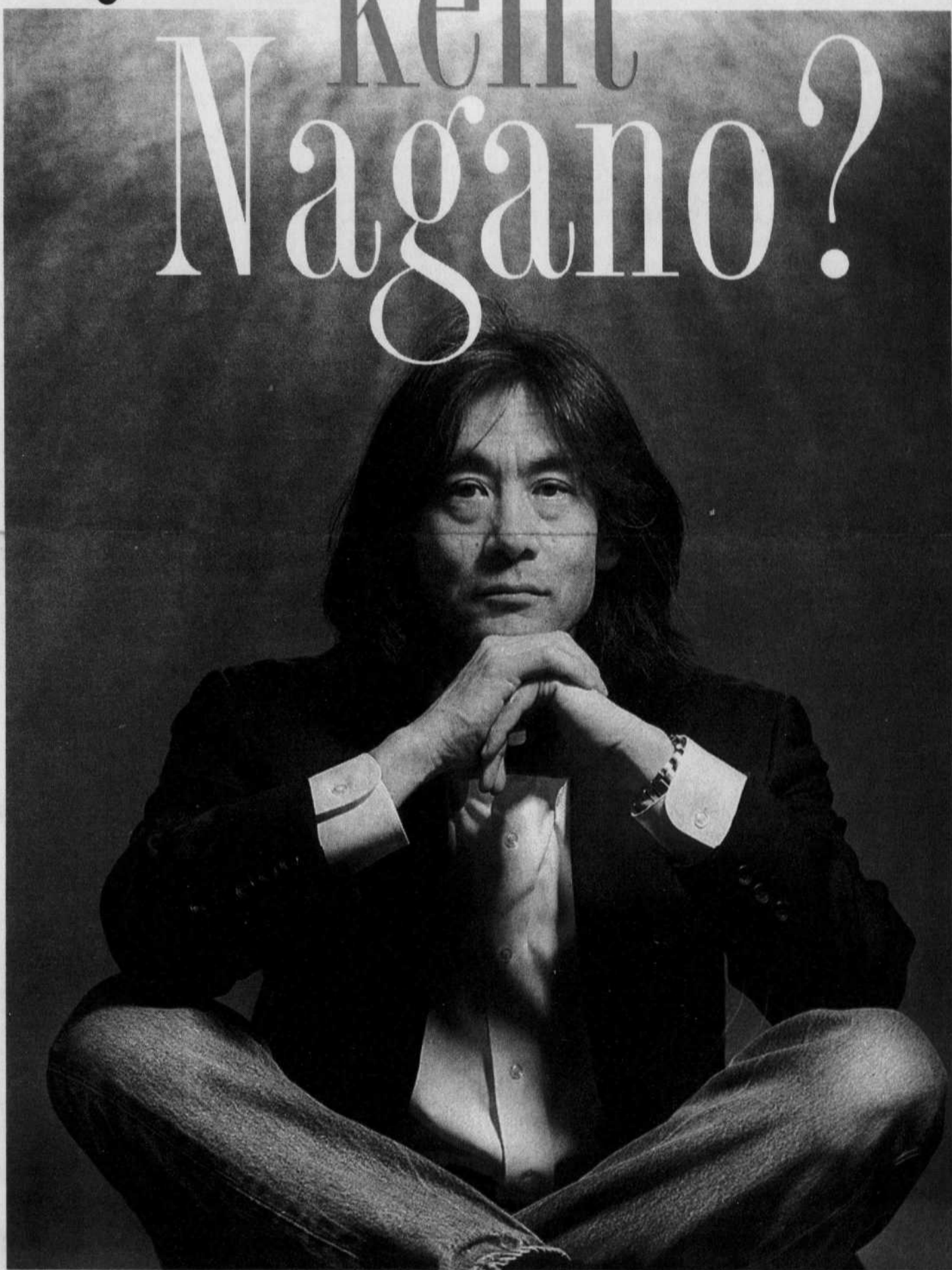
«En premier, j'évoquerai sa vision du son qu'il désire obtenir. Il a une maîtrise et une méthode de travail qui lui permet d'obtenir, dans un temps minimal, le résultat qu'il cherche. En second, sa capacité d'écoute. Il étudie sans cesse et reste ouvert aux suggestions sur l'interprétation. En troisième, la clarté de sa pensée: il vient devant l'orchestre avec un concept à la fois clair et clairement formulé. C'est aussi un chef dont on peut toujours apprendre quelque chose sur la structure architecturale et harmonique d'une œuvre. Enfin, c'est une personnalité qui suscite l'engagement: on chante, on joue pour lui parce qu'on l'aime. Il possède de une sorte de sex-appeal musical.»

Dietrich Henschel évoque la création de la *White House Cantata* de Bernstein, *Doktor Faust* de Busoni, les *Lieder* orchestrés de Wolf, qu'il vient d'enregistrer, avant de livrer une réflexion inattendue: «J'ai souvent chanté la Messe en si de Bach, avec les plus grands chefs spécialistes de ce répertoire, les *Harmoncourt*, *Herreweghe*, *Gardiner*, pour n'en citer que trois. Mais je viens de la chanter sous la direction de Kent et j'ai été surpris à quel point c'était une expérience exaltante: il connaît tout de la pratique d'époque, mais il n'est pas dogmatique.»

Martin Sauer
(producteur)

Martin Sauer, ancien directeur du label Teldec, est l'un des producteurs de disques les plus respectés dans le monde. Il travaille aujourd'hui pour Harmonia Mundi et a accepté de nous parler entre deux sessions, à Berlin, avec Andreas Staier qui enregistrait des *Concertos*

VOIR PAGE E 2 : NAGANO



L.A. TIMES PHOTOS

OPÉRA

«L'Attente» tant attendue

En allemand, *erwartung* signifie aussi «attente». Après tant de représentations sur les scènes du monde entier et des prix internationaux, voici que l'Opéra de Montréal ose nous offrir deux œuvres-chocs dans des mises en scène signées Robert Lepage: *Le Château de Barbe-Bleue*, de Bartók, et *Erwartung*, de Schoenberg.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Robert Lepage, voilà un nom mythique sur la scène du théâtre et du cinéma au Québec. Son nom est intimement lié à une nouvelle façon de faire les choses, plus liée à la sensibilité d'aujourd'hui qu'à une simple obéissance au passé. Originalité à tout prix? Recherche de la nouveauté en soi? «Pas du tout», répond Lepage. «Pour moi, il s'agit simplement d'inventer des images et des situations qui correspondent à notre nouvelle manière de voir le monde.»

Dans l'univers de l'opéra, il est entré par ce qu'il appelle «la petite porte». On lui a proposé des *Tétralogies* de Wagner — un projet dont il rêve toujours, mais pour lequel il ne s'estime pas encore prêt — et encore plein d'autres choses. Pourtant, quand il a eu à discuter sérieusement avec Richard Bradshaw, le direc-

teur artistique de la Canadian Opera Company (COC) à Toronto, il n'a fait ni une ni deux: le double bill *Le Château de Barbe-Bleue*, de Bartók, et *Erwartung*, de Schoenberg, s'est rapidement imposé.

Homme de théâtre déjà louangé, Robert Lepage craint l'opéra, ses machines, ses rituels et le rythme que la musique lui impose, lui qui aime tant imposer le sien. En plus, il admet «qu'il n'est pas question pour [lui] de demander l'impossible à une cantatrice; à l'opéra, la voix et ses capacités d'émission sont primordiales et jamais il ne [lui] viendrait à l'idée de demander quoi que ce soit qui mette la voix en danger». Voilà donc une autre contrainte.

Le choix du tandem présenté à l'Opéra de Montréal (OdM) se voit catalyseur de son imagination. Dans *Le Château de Barbe-Bleue*, il n'y a que deux personnages; dans *Erwartung*, un seul,

donc pas besoin de régler des chœurs, des ensembles et, surtout, de faire moins bien «là où d'autres ont excellé; dans ces opéras plus rarement montés — ici en tout cas —, je me sens plus libre. Je n'ai aucune envie de refaire une *Traviata*, il y en a trop de bien faites, mon imagination va là où je peux faire mieux.»

Opéra contre théâtre

Quelle différence Lepage fait-il entre un opéra et le théâtre? «Le théâtre, pour moi, est quelque chose qui s'ancre dans l'actualité, l'époque. Parfois, on ressort une pièce qui colle à un moment de notre vie, mais souvent, le théâtre passe. À l'opéra, ce sont des grosses histoires, immenses, avec de grands personnages, et il y a la musique, donc cela traverse bien mieux le temps.»

L'histoire, ou plutôt la non-histoire de *Erwartung* de Schoenberg, le passionne. Dans cette espèce de secousse sismique de la psyché perturbée du seul protagoniste, la Femme, il découvre une musique éclatée qui, comme les images qu'il y crée, va dans toutes les directions,

VOIR PAGE E 2 : LEPAGE

Une scène de *Barbe-Bleue*

SOURCE OPÉRA DE MONTRÉAL

Culture

NAGANO

SUITE DE LA PAGE 1

pour piano de Haydn. «Kent Nagano est avant tout un chef très soigneux, qui demande que tout le monde soit à sa disposition pour atteindre le plus haut degré de précision. Il fait donner le meilleur d'eux-mêmes aux musiciens. Enregistrement, il fait totalement confiance au directeur artistique et à l'équipe d'enregistrement. Il accepte des commentaires sur la balance ou la cohérence des tempos. Il aime le travail d'équipe.»

Cet homme-là a-t-il donc des défauts? «Kent adore vraiment les grands effectifs. Il est un peu mégalo, peut-être [rires]. Récemment, nous avons enregistré Mass de Bernstein. En mai, ce sera la 8^e Symphonie de Mahler. Kent aime les grands projets.»

S'agissant du futur discographique, Martin Sauer est intéressé mais prudent: «Nous avons un accord avec la DSO-Berlin qui règle certaines conditions. Il faudra voir quelles seront les conditions proposées à Montréal. Si elles sont intéressantes, il est sûr que j'espère continuer le travail entamé depuis tant d'années. Je vois Kent dans deux semaines et je suppose que nous allons définir ses priorités après 2006.»

Jean-Pierre Brossmann (directeur du Théâtre du Châtelet)

On aura rarement vu telle alchimie entre un artiste et un administrateur que celle du tandem formé à Lyon par Kent Nagano et Jean-Pierre Brossmann. Ce dernier a fait venir Nagano à Lyon pour prendre la succession de John Eliot Gardiner. «L'Orchestre de l'Opéra de Lyon [OOL] n'avait que sept ans d'existence. J'avais engagé Kent, car j'avais apprécié son assistant sur Saint François d'Assise de Messiaen. Le point commun entre Gardiner et Kent Nagano, c'est le respect du texte musical. Tous les deux sont des chefs ana-

lytiques; Gardiner était plus bondissant, Nagano pensait avant tout à rendre clair le texte musical, du point de vue de la justesse, des traits et de la technique d'exécution. C'était dérivant au début, car le travail était énorme: il a effectué un sacerdoce avec l'OOL — avec les oreilles qu'il a et ce qu'il entendait. L'OOL doit tout à Kent Nagano et à lui seul: il l'a fait jouer, il l'a propulsé à ce niveau. Le premier projet déjà, L'Amour des trois oranges, a été un tournant, à la fois pour sa carrière et pour le niveau de l'Opéra de Lyon.»

Pourra-t-il profiter de cet apprentissage? Certainement: «Dans son travail sur une œuvre, Kent repart toujours du point qu'il a atteint précédemment et il ajoute plus de couleurs, plus de sensibilité. Les choses ne vont qu'en s'améliorant avec lui.»

Parmi les grands projets réalisés avec Kent Nagano, Jean-Pierre Brossmann évoque avec émotion la production de *Madame Butterfly*, «une lecture qui bouleversait tout, qui éradiquait toutes les scories. Ce qui m'a surpris avec lui, c'est sa capacité à surprendre. On entend les œuvres autrement avec Kent Nagano». On le dit dépensier: «C'est un homme qui a des rêves, des ambitions et des idées. Il faut absolument lui laisser la possibilité de faire des choses chères. On peut toujours, ensuite, se reprendre sur des choses à moindre budget!»

Cinq disques pour écouter Kent Nagano

Britten: *Double Concerto, Young Apollo, Sinfonietta* (Warner «Elatius»); Busoni: *Doktor Faust* (Erato); Mahler: *Das Klagelied* (Warner «Elatius»); Prokofiev: *L'Amour des trois oranges* (Virgin); Stravinski: *The Rake's Progress* (Erato).
Christophe Huss sera ce samedi l'invité de l'émission Rayon Musique de Georges Nicholson sur Radio-Canada à 10h (rediffusion à minuit). Il y présentera le parcours discographique de Kent Nagano.

JAZZ

Captivante fanfare

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

La joie, la rigolade et cette humeur que l'on qualifie de bonne parce qu'elle tartine la mauvaise de cambouis, ça vous dit? On imagine, hormis les esprits chagrins, les épris de mélancolie, les masochistes du spleen, que tout le monde y'en a vouloir de la musique pimpante. Parfait!

Alors voilà le topo. L'Orkestre des pas perdus, l'eau-pépé, publie ces jours-ci son troisième album. Le titre? *Mondo Cuivro*. On remarquera, au passage, qu'on n'a pas entendu une note que déjà on sait que ce sera aussi rythmé qu'ensoileillé. Et puis... il faut souligner que l'OPP, c'est une fanfare. Une fanfare actuelle, «tu sais comme genre cool», comme disent les jeunes en mal de vocabulaire.

Fondé en 1996 par le tromboniste Claude St-Jean, l'OPP combine aujourd'hui le jazz des origines, celui de La Nouvelle-Orléans, avec le ska, le reggae, le funk, la samba, le klezmer, le latino, sans faire du world beat. «Je crois qu'avec cet album, l'OPP est plus festif que jamais. Notre première production, c'était la musique de fanfare. La deuxième était plus mu-

sique actuelle. La dernière, je la voulais plus joyeuse.»

Avant d'entreprendre la composition des douze pièces de *Mondo Cuivro*, «j'ai écouté des fanfares du monde entier. Des fanfares népalaises, portugaises, roumaines, du Surinam, de partout. Je ne souhaitais pas faire un album world beat tout en voulant injecter différentes sonorités.»

La maturité

Comme c'est souvent le cas avec les troisièmes productions, celle-ci est celle de la maturité. L'OPP n'est plus au stade de l'apprentissage des us et coutumes des fanfares jazz. Il n'est plus dans l'obligation de se convaincre ou de convaincre du bien-fondé de sa démarche esthétique. Cela aussi a été dépassé ou digéré. Aujourd'hui, il est ailleure.

Où? Dans la liberté. Cet orchestre s'est si bien affranchi de ses obligations qui marquent les débuts qu'il est libre d'agir à sa guise. Il est libre d'être lui-même. On osera même dire qu'il l'a mérité. En clair, cette formation est en plein épanouissement. Peut-être est-ce pour cela que son nouvel album est si convaincant.

On se doit de souligner une ou

deux choses qui ont trait à l'histoire de la fanfare dans le jazz. Pour faire court, on se souviendra que c'est en déambulant dans les rues sur des rythmes militaires que Louis Armstrong, Buddy Bolden, King Oliver, Alphonse Picou, Papa Célestin et Bunk Johnson ont pensé, conçu ce qu'on appelle le jazz. On se rappellera également que c'est dans les années 80 que le Dirty Dozen Brass Band a remis le genre au goût du jour. On rappellera aussi que Carla Bley fut une des premières à faire l'alchimie du neuf avec du vieux. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter son *Social Studies*.

Tout ça pour préciser quoi? Qu'avec *Mondo Cuivro*, l'OPP s'affirme comme la fanfare la plus captivante qui soit parce que les musiciens qui la composent sont des musiciens... libres! Qu'on se le dise, rien n'est plus séduisant que des musiciens qui ne cherchent pas à séduire. Pourquoi? Parce que jamais ils ne s'embarrassent du racolage.

L'OPP, c'est Maxime St-Pierre à la trompette, Jean-Denis Levasseur au saxophone alto, Jean Sabourin au sousaphone, Roberto Murray au saxophone ténor, Rémi Lelerc à la batterie et bien sûr St-Jean le maître-trombone.

LEPAGE

SUITE DE LA PAGE 1

change rapidement d'orientation et permet de «trouver toutes sortes d'images irrationnelles pour représenter le texte». On sent chez lui un faible pour l'œuvre de Schoenberg. Non pas qu'il n'aime pas celle de Bartók, «mais ici les indications sont plus contraignantes». Chez Bartók, il propose des visions qui, toutes respectueuses des indications du compositeur et du librettiste qu'elles soient, vont parler avec la nouvelle sensibilité que permettent les nouveaux moyens technologiques et techniques.

Pour qui a déjà vu le spectacle, on pourrait comparer les deux mises en scène ainsi. On joue d'une narration éclatée chez Bartók et d'un éclatement narratif chez Schoenberg. Quand on lui fait remarquer que souvent on donne les œuvres dans un ordre

inverse à celui qu'il propose, on sent son attachement pour le monodrame schoenbergien. «D'habitude, quand on présente Erwartung en premier, c'est comme si on disait au public: prenez votre mal en patience, ce n'est qu'un mauvais petit vingt-cinq minutes à passer; après, la vraie musique va venir. Alors que moi, je préfère mettre le Schoenberg en second, qui est plus intéressant.» Il avouera du même souffle qu'il y a mis le meilleur de lui-même.

Depuis le début, François Racine — qui signe cette reprise de la production à l'OdM — collabore étroitement avec Lepage dans cette aventure, «quelqu'un qui me comprend très bien, que j'aime beaucoup et en qui j'ai pleinement confiance». Dans ces conditions, déposer son travail entre les mains d'un autre ne l'effraie pas, «même [s'il s']arrange presque tou-

jours pour assister à une ou deux répétitions pour rajuster le tir.»

Aura-t-on droit au même spectacle que celui vu il y a douze ans sur les planches de la COC? «Oui, mais pas tout à fait. Chaque chanteur apporte quelque chose de personnel dans son interprétation: sa manière de jouer, de chanter... François [Racine] et moi, on en tient toujours compte». Cela garde une œuvre vivante et enrichit le bagage interprétatif des opéras.

Lepage raconte une anecdote probante. «Lors des répétitions au Grand Théâtre de Genève, la cantatrice qui chantait Judith [dans le Bartók] a dû se désister et on a fait venir une cantatrice de Hongrie.» Ce fut une révélation! Etant de culture magyare, non seulement comprenait-elle tout ce qu'elle chantait (l'opéra est en hongrois), «mais elle nous a appris plein de références et de symboles sur ce que le sujet repré-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Robert Lepage

sentait pour Bartók et son librettiste, de même que pour le peuple hongrois. Ce qui fait qu'on a pu ajouter toute une autre couche de sens à certains aspects de la mise en scène». Si l'aspect artistique évolue vers le mieux, donc, qu'en est-il de son côté technologique?

Problèmes d'usage

Le mot est lancé: nouvelles technologies. Le cinéma comme la musique électroacoustique l'ont déjà malheureusement prouvé, la technologie s'use et cela fait souvent des œuvres qui vieillissent prématurément. Pièce sur bande dont la nouveauté s'émousse, films dans lesquels les effets spéciaux spectaculaires d'hier font surannés maintenant, les exemples abondent.

Sur cet aspect purement technologique, Lepage est d'une lucidité foudroyante. Il commence par parler de sa version scénique de *La Damnation de Faust* — de Berlioz, une autre œuvre très rarement présentée au théâtre —, montée d'abord au Japon puis à l'Opéra national de Paris-Bastille, où elle fait maintenant partie du répertoire. «On a joué la carte des effets et des nouveaux moyens à fond, pour se pousser à bout.» Si le résultat s'est attiré les éloges de la critique internationale et du grand public, Lepage reconnaît qu'effectivement ce genre de spectacle risque de «vieillir assez vite».

Pour *Erwartung* et *Barbe-Bleue*, il en va autrement. «Il s'agit de mises en scène à très petits budgets et qui ne demandent que fort peu de moyens. Alors que dans le Bertioz on a mis le paquet, ici on s'est dirigé vers l'épuration, la simplicité, le nécessaire. C'est ce qui fait que de Wellington à Toronto en passant par Edimbourg et Genève, le public embarque.» Ce travail plus intérieur, Lepage dit l'avoir achevé à son goût, fait rarissime chez lui. Très fier, il ajoute que «dans vingt-cinq ans on regardera encore ces productions sans qu'elles aient pris une ride».

Parlant public, Lepage assure que, si celui plus habitué aux opéras naturalistes ressent au départ un certain choc, il s'habitue rapidement. Surtout, «comme on parle une langue théâtrale d'aujourd'hui, ce sont les jeunes qui embarquent. Qui viennent. La génération de MTV, partout, fait la queue pour voir ce spectacle», poursuit-il, heureux de faire venir un nouveau public à l'opéra. Il le répète: «Ce n'est pas l'opéra qui fait peur, c'est la vision qu'on en propose. Je pense avoir vu assez juste ici.» Aux Montréalais de se faire éblouir et d'en juger maintenant.

Béla Bartók: Le Château de Barbe-Bleue, et Arnold Schoenberg: Erwartung, op. 17. Opéra de Montréal, salle Wilfrid-Pelletier, les 13, 18, 20, 24 et 27 mars 2004. Renseignements: (514) 985-2228 ou www.operademontreal.com.

DU 2 AU 27 MARS 2004

DES ROCHES DANS SES POCHEES

DE MARIE JONES TRADUCTION ET ADAPTATION RENÉ-DANIEL DUBOIS
MISE EN SCÈNE YVES DESGAGNÉS
AVEC EMMANUEL BILODEAU ET BERNARD FORTIN
CONCEPTEURS ÉRIC CHAMPOUX, JUDY JONKER, CAROLE CASTONGUAY, CLAUDE LEMELIN, JÉRÔME LABRECQUE, GENEVIEVE DORION-COUPAL

avec l'ensemble artistique des Productions Juste avant le jour et de Jean Lesclapart

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca

2 SOUPERS-THÉÂTRE 100 \$

Simone et Victor

Écriture Martin Boileau
Mise en scène Johanne Benoit
Création de Johanne Benoit et Martin Boileau
Interprètes Johanne Benoit, Patricia Bergeron, Martin Boileau, Maryse Poulin

THÉÂTRE PROSPERO
1371, rue Ontario Est, Montréal
du 3 au 14 mars 2004
Billetterie: (514) 526-6582
Admission: (514) 790-1245

Une création du Théâtre OLATIS / COC et par le Théâtre PROSPERO

Un questionnement actuel : la guerre et son absurdité

Iphigénie

ou le péché des Dieux

de Michel Azama
Mise en scène: Lorraine Côté

« Intense et d'une unité d'émotion et de forme rare. »
Jean St-Hilaire, Le Soleil

Saison 2003-2004

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
Quarante ans

En soirée seulement, lever de rideau: Tout le monde

Du 19 mars au 3 avril
Jeudi et vendredi: 20 h, samedi: 16 h (Méthodes et autres scolarisés en semaine: 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)
Billetterie (514) 253-8974
Admission 790-1245 / 1 800 361-4595 / admission.com

Concepteurs: Christian Fontaine, Isabelle Larivière, Éline Pearson, Sonya Nishikawa, Yves Dubois, Jean-Philippe Joubert

Une production de Théâtre Neveu Parking
4353, rue Sainte-Catherine Est, 2^e étage, Pointe-aux-Lacs, Québec H3L 2G5, 1000, autobus 138 Sud

USINUS présente

En vente maintenant
Nombre de places limité

LA NOIRCEUR

de Marie Brassard
avec Marie Brassard et Guy Trifiro
30 mars au 3 avril

Une production d'Intarouge Théâtre en résidence à l'USINUS C

La mise en scène, la scénographie et l'atmosphère sont fascinants; la présence des deux acteurs, stupéfiante.

L'envoûtement est provoqué par la présence intense et étrangement sensuelle de Marie Brassard.

USINUS C 514.521.4493 Admission 514.790.1245

Culture

THÉÂTRE

Une présence essentielle

Le Théâtre Denise-Pelletier célèbre ses 40 ans de théâtre de répertoire

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Des chiffres d'abord, plutôt hallucinants: en 40 ans d'existence, la Nouvelle Compagnie théâtrale (NCT) — devenue Théâtre Denise-Pelletier (TDP) en 1997 — a accueilli quatre millions de spectateurs à plus de 6000 représentations. Depuis une dizaine d'années, la compagnie offre une programmation de 15 spectacles dans ses deux salles, dont certains tournent dans tout le Québec. Et bon an mal an, elle emploie plus de 200 personnes et rejoint maintenant plus de 100 000 spectateurs. Après cela, certains diront encore que l'aventure du théâtre se déroule en vase clos et que la culture est une affaire de «quêteux»!

Un mandat clair

Devant moi, deux générations de «tédépéens»: Françoise Graton, cofondatrice avec Georges Groulx et Gilles Pelletier de la NCT en 1964, et Pierre Rousseau, directeur artistique du TDP depuis mars 1995. La scène se passe dans un petit café du centre-ville, à deux pas du journal, sur arrière-fond de machine à expresso qui crache et de verres qui se cognent...

Ils jubilent tous deux. La veille même de notre rencontre, ils présidaient la fête du 40^e anniversaire. Une sorte de célébration discrète, de retrouvailles auxquelles avaient été conviés tous les comédiens, metteurs en scène et concepteurs ayant déjà travaillé pour la compagnie. Françoise Graton en parle, émue (elle a le triomphe modeste), avec une pensée pour Gilles Pelletier — qui aurait été là s'il ne parcourait la France et la Belgique avec *Le Moine noir*, la dernière création de Denis Marleau qu'on verra ici en avril ou mai — et pour le regretté Georges Groulx, disparu déjà depuis longtemps. Elle aura tenu le fort pendant 18 ans, avec Gilles Pelletier surtout.

Tout au long, la conversation oscillera entre ces deux époques; hier et aujourd'hui. Avec plongées en apnée dans le souvenir et dans le futur tout autant. Sur un même fil. Car si quelque chose caractérise cette compagnie, c'est bien sa constance et son mandat clair qui est toujours le même 40 ans plus tard: faire connaître le théâtre de répertoire à un public étudiant.

«Le Québec a beaucoup changé en 40 ans, explique Pierre Rousseau, et les termes pour décrire la réalité ont beaucoup évolué aussi. Mais nous faisons toujours le même travail et ce que l'on nomme aujourd'hui «compétences transversales» ressemble à s'y méprendre au travail d'animation qui est le nôtre depuis des décennies. Il est important de faire des liens entre la production que les élèves vont voir, le contexte dans lequel elle a pris racine et le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. C'est notre mission: préparer les étudiants au répertoire sans jamais abaisser la qualité du produit pour le rendre plus disponible.»



Pierre Rousseau, directeur artistique du Théâtre Denise-Pelletier depuis mars 1995, en compagnie de Françoise Graton, cofondatrice avec Georges Groulx et Gilles Pelletier de la Nouvelle Compagnie théâtrale en 1964.

Il faut savoir que le TDP offre, depuis sa création ou presque, tout un service d'animation aux écoles dont plusieurs se sont inspirés. Avant que les élèves ne viennent voir un spectacle, un conférencier se rend à l'école avec deux comédiens. Ils rencontrent les élèves, leur expliquent les enjeux de la pièce, mettent en contexte les situations auxquelles le texte fera allusion et jouent même parfois un court extrait. La même dynamique se répète qu'il s'agisse d'une école de la banlieue de Montréal, de Victoriaville — certaines écoles font jusqu'à 200 kilomètres pour assister au spectacle! — ou même de Baie-Comeau lorsqu'une production part en tournée.

À ce portrait, il faut aussi ajouter les fameux *Cahiers* du TDP auxquels travaille toute une équipe sous la direction de Véronique Borboën. On retrouve dans ces dossiers étoffés, produits pour chacun des quatre grands spectacles de la compagnie, la mise en perspective du texte par rapport à son époque dont parlait Pierre Rousseau. Guide précieux pour les enseignants et pour les étudiants, les *Cahiers* sont à la fois une introduction au spectacle et un outil pédagogique exceptionnel.

Nouvelle vocation

C'est Françoise Graton qui ajoute qu'au fil des années, le répertoire de la compagnie n'a évidemment pas beaucoup changé, mais qu'il s'est ouvert. «On a monté *Don Juan trois fois*. Les Femmes savantes aussi. Tout comme *Zone* et un simple soldat de *Dubé*. Mais on peut voir que, peu à peu, le répertoire de la compagnie s'est élargi au ré-

pertoire universel; il est facile de constater par exemple que les pièces québécoises y sont maintenant beaucoup plus présentes parce que notre dramaturgie s'est affirmée considérablement en 40 ans.»

Mais si le TDP se consacre d'abord au répertoire, la compagnie a aussi réussi à dynamiser sa petite salle Fred-Barry, qui est devenue une salle d'essai et de recherche très courue: en 1995, Fred-Barry accueillait 2500 spectateurs alors que la saison dernière, en 2003, on en était à plus de 12 000 spectateurs pendant qu'on passait de 100 à 200 représentations. «Nous avons cherché à établir un rapport plus organique entre la programmation de Fred-Barry et le mandat global du TDP, explique Pierre Rousseau. Comme les salles se sont multipliées dans la région de Montréal à la fin des années 90, la vocation de la nôtre a changé peu à peu jusqu'à ce que nous options pour la codiffusion de spectacles avec des petites compagnies choisies; ce partenariat s'est avéré très fructueux. Un spectacle du répertoire contemporain comme *La Cantatrice chauve*, par exemple, a connu un succès fou. À un point tel que nous avons pu le programmer aussi en matinées scolaires, ce qui est fort intéressant pour nos jeunes partenaires.» Depuis que le virage est amorcé, Fred-Barry offre une programmation d'une dizaine de spectacles annuellement.

Ce que Pierre Rousseau ne dit pas mais que Françoise Graton souligne, c'est que le travail d'animation se poursuit aussi avec les jeunes compagnies qui s'installent à Fred-Barry. «Très souvent, ces pe-

tites compagnies qui en sont à leurs premiers pas n'ont pas une idée très précise de ce qu'impliquent la production et la diffusion d'un spectacle, précise-t-elle. L'équipe du TDP poursuit sa mission d'animation et d'accompagnement jusque là en leur faisant bénéficier de son expérience et de ses services. Je trouve cela remarquable. Tout à fait dans l'esprit de ce que nous souhaitons faire en 1964...»

Et que réserve le futur à une compagnie vouée au répertoire? «D'abord une orientation nouvelle qui s'affirme depuis quelques années et avec laquelle nous avons connu beaucoup de succès, conclut Pierre Rousseau: celle de l'adaptation des grandes œuvres romanesques pour le théâtre. Les étudiants du secondaire se passionnent facilement, par exemple, pour *Le Comte de Monte-Cristo*. [...] Nous cherchons aussi à développer un public plus familial et nous favorisons de plus en plus les échanges et les coproductions avec les compagnies d'ici et de l'étranger. Tout cela laisse entrevoir des possibilités fort stimulantes.»

Parions aussi que, lorsque le jour arrivera où l'ancien cinéma Granada sera enfin rénové, l'avenir du TDP sera encore plus prometteur...

LE COLLIER d'Hélène

Texte **Carole Fréchette**
Mise en scène **Martin Faucher**
Assistance à la mise en scène et régie **Marie-Hélène Dufort**

Avec **Diane Lavallée Agoumi**

Les concepteurs **Jean Bard Mérédith Caron Marc Parent Jean-François Pednó**

Du 16 mars au 4 avril 2004

LES SAMEDIS à 16h et 20h
LES DIMANCHES à 15h

Une production du **Théâtre d'Aujourd'hui**
le théâtre de la création québécoise

3900, rue Saint-Denis
(514) 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

DIRECTION
René Richard Cyr, Jacques Vézina

en collaboration avec **Hydro Québec**

Il fallait la sensibilité de Claude Poissant pour conférer à cette utopie statique et intérieur. (...) Les interprètes ne contribuent pas peu à asseoir la prégnance de ce théâtre poétique. Je veux dire par là qu'ils transmettent, avec fluidité, les inflexions, sans surcharge et sans psychologisme. > Hervé Guay, *Le Devoir*

Une langue absolument incroyable qui demande des comédiens virtuoses et ils sont voir absolument. Un auteur à découvrir. > André Ducharme, *Aux arts, etc., Chaîne culturelle de Radio-Canada*

THÉÂTRE PAP présente **Louisiane Nord**

de François Godin — mise en scène Claude Poissant

avec Émilie Bibeau, Louise Bombardier, Marie-France Lambert, Vincent Leclerc, Olivier Morin. Équipe de production: Annick Asselin, Ludovic Bonnier, Florence Cornet, Maory Gastelo, Simon Guilbault, Catherine La Frenière, Érik Palardy, André Rioux, Suzanne Trépanier.

À L'ESPACE GO du 20 février au 20 mars 2004
4890, boulevard Saint-Laurent à Montréal
Réservations: 514.845.4890 — Réseau admission: 514.790.1245

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

HOWIE LE ROOKIE

Howie le Rookie constitue un sommet cette saison. (...) Le tableau est d'une puissance dramatique indéniable et palpitante d'un humour sombre comme la Guinness. (...) *Le Devoir* - 2002

Quel coup en plein cœur et en pleine face, quelle balgarade que *Howie le Rookie* (...). C'est du grand art tout en finesse, mis au service d'un grand texte (...). *Howie le Rookie* est une des pièces marquantes de la saison. *La Presse* - 2002

... un morceau de bravoure pour deux solides comédiens (...). Une cheville sur le dos d'une langue rythmée et concise, awarded, incarnée. *Voix* - 2002

On a l'impression d'être avec il acteur dans l'histoire seulement par la force de sa présence et de ses mots. (...) une langue de la rue... pleine de résonance, pleine d'images et de poésie (...). *À voir* *Montreal Express - SRC* - 2002

Maxime Denommée and Claude Despina: Built up the stage with back-to-back monologues in *Howie le Rookie*. (...) The French system of fresh playwright Mark O'Rowe's work preserves the power of his poetic stage. *The Gazette* - 2002

de: MARK O'ROWE + traduction: OLIVIER CHOINIERE
mise en scène: FERNAND RAINVILLE
avec: MAXIME DENOMMÉE + CLAUDE DESPINS

assistance à la mise en scène: JEAN GAUDREAU + ROBERT VEZINA + décor: PATRICIA RUEL
costumes: MARYSE BÉLÉVÉ + Acteurs: ANDRÉ FLOUX + musique originale: LARGEN LUPIN + maquillages: SUZANNE TRÉPANIÉ

2 SUPPLÉMENTAIRES 6 ET 13 MARS 16 HEURES

10 février au 13 mars '04

LA LICORNE 5599, PAPIEUX-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalicornie.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

STANDARD LIFE LE DEVOIR

Culture

le cinéma pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

SÉRIE DES MAJEURS
Marie-Stéphane Ledoux
Jacques Brochu
 6 mars à 20h30 / 7 mars à 16h
 billetterie: 525-1500
 www.tangente.qc.ca

Tangente
 DANSE CONTEMPORAINE

DANSE

Danseurs en transit

À la découverte des cinq sens

Le courage de danser

(Le Devoir) — C'est une perle rare dans le milieu. La compagnie de danse jeune public Bouge de la revient bousculer les acquis des tout-petits avec un nouveau spectacle intitulé *Comme les cinq doigts de la main*. Après *La Tribu Hurlubertu*, qui initiait les jeunes spectateurs aux différentes nationalités qui composent la micro-société de l'amitié, la chorégraphe Hélène Langevin plonge maintenant dans l'univers des cinq sens. En dix tableaux, la danse se mêle au théâtre pour révéler aux jeunes de 4 à 10 ans textures, odeurs, goûts, images et musiques composées en direct par l'homme-orchestre Michel F. Côté. Célébrant de manière vivante et directe l'extraordinaire richesse de nos sensations perceptives, les quatre talentueux interprètes font ainsi un joyeux pied de nez à l'envahissement télévisuel et virtuel. La tournée de *Comme les cinq doigts de la main* débute par une série de représentations scolaires les 10 mars à la salle Désilets (Montréal-Nord). Le grand public est convié dès le 23 mars au Pavillon de l'Entrepôt (Lachine), puis dans différents arrondissements de Montréal jusqu'au 27 avril.

(Le Devoir) — Au-delà de la douleur, il y a l'amour et la passion de ce qu'ils font. Les danseurs de la compagnie Cas public d'Hélène Blackburn reviennent se livrer corps et âme avec *Courage mon amour*, une chorégraphie sublime sur les raisons et déraison qui poussent les interprètes à danser. Ils sont six à alterner tout aussi généreusement danses furieuses et témoignages, tantôt poignants, tantôt drôles, tandis que deux musiciennes interprètent sur scène de troublantes œuvres pour violon. Dans la gestuelle comme dans les mots, ils se mettent totalement à nu. Solos et duos d'une rare grâce sont offerts en contrepoint aux confidences des danseurs, comme pour joindre le geste à la parole. *Courage mon amour* est présenté le 11 mars à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, le 15 mars à la Chapelle historique du Bon-Pasteur et le 18 mars à la Maison de la culture Villeray-Saint-Michel-Parc extension, dans le cadre de l'événement Jouer dans l'île.

FRÉDÉRIQUE DOYON
 LE DEVOIR

Il y a quelques mois, le chorégraphe de Québec Harold Rhéaume, de passage à Montréal, me confiait, un peu bouleversé, que plusieurs danseurs parmi ses amis songeaient à mettre un terme à leur carrière. Signe des temps économiquement moroses ou simple retour du balancier de l'existence?

Dans le monde de la danse, il serait plus juste de renverser la fable de *La Cigale et la Fourmi*. Vous avez dansé tout l'été? Eh bien chantez maintenant! Car un jour ou l'autre, et plus tôt que dans la plupart des professions, la question de changer de carrière se pose inéluctablement.

Mais si l'on croit que le vieillissement, et la vulnérabilité physique qui en découle, incite les danseurs à faire le (dernier) saut, ce n'est ni le seul ni le premier motif de changement de parcours. *«La vie de danseur est pas mal difficile, confie AnneBruce Falconer, interprète pigiste, 37 ans. Il n'y a pas assez de travail. Il n'y a pas de sécurité d'emploi. On cherche toujours d'autres manières de faire des sous.»*

Elle raconte les périodes creuses des entre-saisons, les choix difficiles: des cinq contrats offerts en même temps, elle ne peut qu'en choisir un, et pourtant il lui en faut au minimum trois par année pour vivre. Pourtant, celle qui danse depuis 18 ans se passionne toujours pour ce qu'elle fait. *«C'est ma vie.»*

On dira que le changement fait partie de la vie. Mais pour le danseur, dont la vie personnelle est très intimement liée à la vie professionnelle et qui s'investit corps et âme dans son travail, la transition ne se fait pas en criant ciseaux.

Depuis 1985 existe le Centre de ressources et de transition en danse. *«Le mandat, c'est de soutenir les danseurs en transition de carrière»,* explique Christine Charles, administratrice du bureau de Montréal. Ce mandat s'est élargi à toutes les formes de transition, que ce soit dans la vie personnelle (par



XAVIER BONACORSI

Dans *C.O.R.R. (Nocturne)* de Harold Rhéaume, présenté à l'automne dernier, AnneBruce Falconer (droite) partageait la scène avec son aînée, Catherine Tardif (gauche), qui se consacre maintenant surtout à la chorégraphie. Derrière elles, l'interprète Lydia Wagerer.

exemple, la maternité) ou professionnelle. Le centre, financé par des fonds privés et publics et par un membership annuel des danseurs au prorata de leur salaire (1%), offre une gamme de cours (conduite, langues, informatique) et de services (financiers, juridiques, psychothérapie).

Mme Charles repère deux principales raisons au changement de carrière des danseurs, qui s'opère

généralement entre 35 et 40 ans. *«Essentiellement, c'est soit l'âge, soit les conditions précaires; à 40 ans, tu n'es pas prêt à faire les mêmes sacrifices qu'à 20 ans»,* souligne-t-elle. Mais cette transition ne se fait pas du jour au lendemain. *«Ceux qui préparent ça tranquillement le vivent plus sereinement. Par exemple, une personne a tranquillement développé d'autres intérêts et veut pousser en ce sens-là, alors elle vient bénéficier des cours qu'on offre»,* suggère Christine Charles. Dans la plupart des cas, les danseurs gardent un intérêt pour le corps ou la création.

Plus prévoyant qu'on pourrait le croire, ces artistes! On les imagine bohèmes, un peu impulsifs, mais les danseurs interviewés ont montré tout le contraire. Sandra Lapiere, 39 ans, qui danse actuellement pour Sylvain Émard, prépare la suite de sa carrière depuis déjà longtemps. *«J'ai toujours été quelqu'un qui faisait des choses en parallèle, précise-t-elle. J'étudie en ostéopathie depuis quatre ans. C'est un programme qui en dure huit.»*

Le mode de vie inhérent au métier de danseur aura tranquillement eu raison de la passion dévorante d'AnneBruce. *«Quand j'avais 25 ans, je n'avais pas de problème à vivre dans mes valises, évoque-t-elle. Plus je vieillissais, plus ma vie personnelle prend de la place. J'ai envie de bien vivre. J'aime ça, avoir une table de cuisine pour manger!»* Depuis dix ans, parallèlement à la danse, elle confectionne et vend des touts en fourrure qui lui rapportent 6000 \$ par année. Mais l'artisanat n'étant pas non plus très rémunérateur, elle s'emploie aussi au métier de répétitrice depuis cinq ans.

Quant à Sylvain Lafortune, 42 ans, sans cesser totalement de danser, il a choisi de retourner aux études, fatigué par le rythme des tournées qui ne sied pas à sa vie

de papa et un peu las du rapport élève à maître auquel est confiné le danseur. *«Plus tu avances en âge, moins ce rapport est intéressant, explique celui qui, d'une scolarité minimale (cinquième secondaire), a entrepris des études de maîtrise, puis de doctorat. La condition d'interprète n'est pas évidente au niveau de la reconnaissance. Le chorégraphe contrôle tout, il reste le maître d'œuvre.»*

Ces changements de cap ne devraient donc pas soulever l'effroi. *«C'est le cours normal des choses en danse»,* souligne Christine Charles, qui reconnaît toutefois une recrudescence du phénomène dans la dernière année. *«Il y a comme un boom en ce moment»,* indique-t-elle. Car la majorité des danseurs dans la fin trentaine forment la génération issue des années 80, période d'explosion de la danse contemporaine québécoise.

Si la transition des danseurs est un phénomène normal, elle reflète peut-être aussi un contexte artistique et économique qui a évolué. *«La manière de faire les productions est différente»,* note AnneBruce. Les créations qui étaient auparavant condensées en quelques mois sont maintenant souvent réparties sur de plus longues périodes pour se trouver des coproducteurs et bénéficier de résidences, autres formes de revenus pour pallier l'essoufflement du financement en danse.

Toujours est-il que ce choix n'est pas celui de tous. Nombreux aussi sont ceux qui font le choix de *«vieillir dans [leur] métier»* comme l'indique Daniel Soulières, 54 ans, qui a dansé dans trois créations cette saison. Ironiquement d'ailleurs, la saison 2003-04 est jusqu'ici dominée par des productions comptant majoritairement des danseurs mûrs...

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

DOMINIQUE PORTE CHORÉGRAPHE
PLUS SEULE QU'EN SOLO
 16 AU 20 MARS // 20 H

PERCUTANT VIF SENSUEL INTRIGUANT

sara hanley	dominique porte	laurent maslé	charles papasoff
-------------	-----------------	---------------	------------------

COLLABORATEURS >
 Philippe Dupeyroux, Jennifer Glasgow

PHOTO: CYLLA VON TIEDEMANN

LE DEVOIR

L'AGORA DE LA DANSE
 840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
 réseau admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

OMNIBUS L'ENTREPÔT

Vous n'êtes pas seul...

du 9 au 27 mars 2004 - 20 h.

Conception Jean Asselin et Christian LeBlanc | Mise en scène Jean Asselin | Interprétation Roxane Chamberland, Sylvie Chartrand, Mariane Lamarre, Jacques E. Le Blanc, Christian LeBlanc | Scénographie Sylvain Paveau | Costumes Sarah Balleux | Lumières Régis Guyonnet | Régie Stéphanie Capistran-Lalonde | Direction technique Charles de Lorimier

www.mimeomnibus.qc.ca

Billetterie (514) 521.4191

Adultes 20\$ - Étudiants 15\$ - Forfait souper-théâtre 40\$ - Activité Cartes sur Table le 17 mars COMPLEXE

Québec Théâtre Espace Libre 1945, rue Fullum, Montréal, Frontenac

pluie
 une chorégraphie de SYLVAIN ÉMARD

interprètes SANDRA LAPIERRE | MARC BOIVIN
 musique TIM HECKER scénographie EDWARD PIEN
 éclairages ETIENNE BOUCHER costumes YSO
 maquillages ANGELO BARSETTI

4-5-6 et 10-11-12-13 MARS
 2004 à 20h
USINE
 Billetterie : 521-4493
 Réseau Admission : 790-1245

Conseil des arts et des lettres Québec

DANSE D DANSE

« Quand l'Orient et l'Occident se heurtent, le choc est temporel et culturel... Cette chorégraphie énergique et séduisante ne connaît pas les frontières... » — Entertainment News, Guangzhou

« L'amalgame est parfait... »
 China Daily, Beijing

« À surveiller. Pour l'exotisme. »
 Le Devoir

Beijing Modern Dance Company
 Québec / Chine

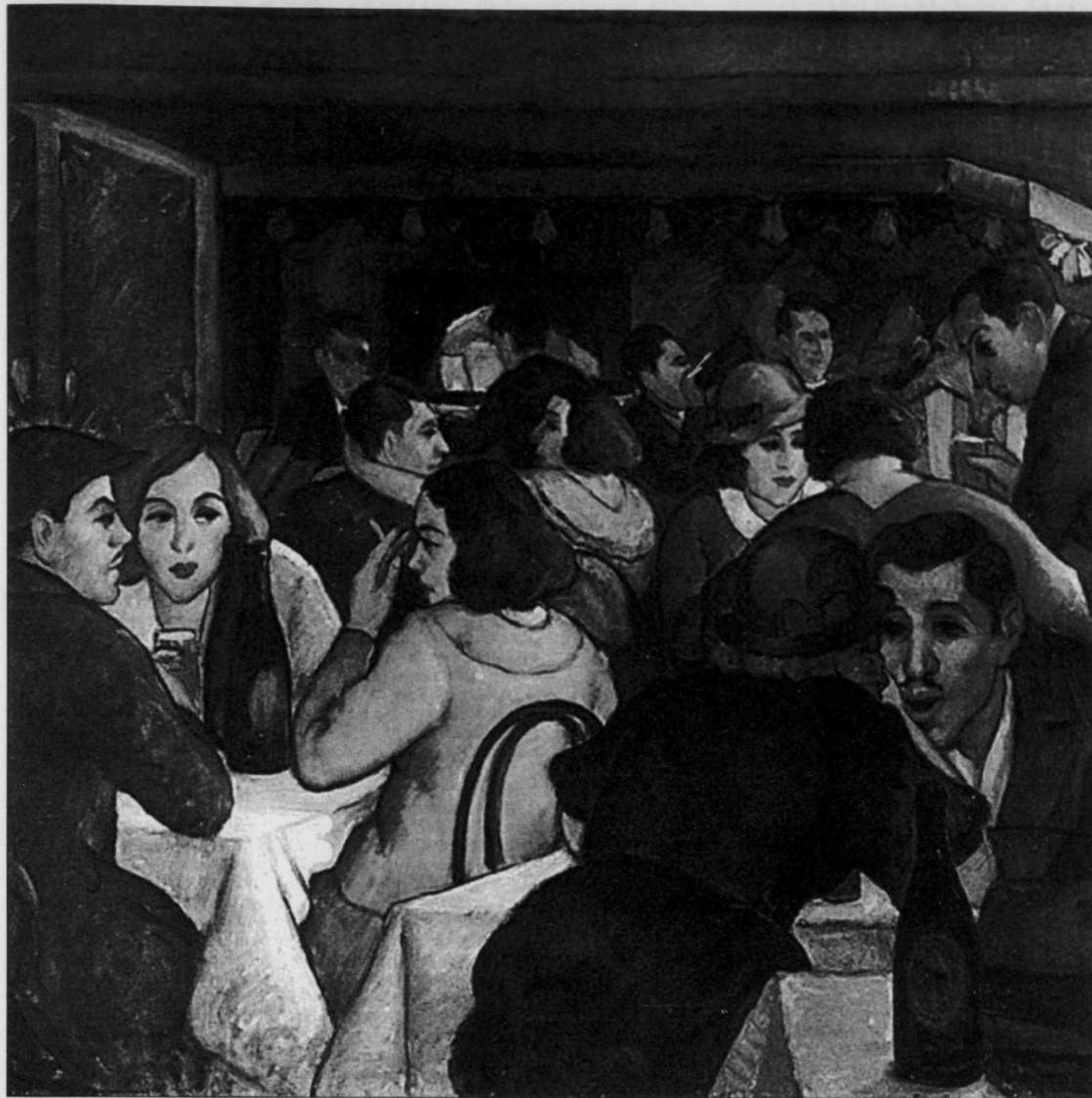
Os
 18, 19, 20 mars, 20 h

Théâtre Maisonneuve
 Billets : (514) 842-2112, (514) 790-1245

Conseil des arts et des lettres Québec

LE DEVOIR

DE VISU



And By Night They Resume Their Existence (détail), 1935, huile sur toile de Jack Beder. L'artiste présente la faune nocturne dans de simples portraits ou bien dans son milieu, les bars, les boîtes avec la lumière particulière de ces intérieurs enfumés.

RICHARD-MAX TREMBLAY

Jack Beder et le Montréal des années trente

JACK BEDER: LUMIÈRES DE LA VILLE

MONTREAL JAZZ + CLUBS

Du 25 février au 3 avril
Galerie Leonard et Bina Ellen
Université Concordia
1400, boul. de Maisonneuve
Ouest

MICHEL HELLMAN

Jack Beder reste un artiste assez méconnu, et pourtant sa contribution à l'histoire de l'art du Québec est loin d'être négligeable. L'exposition *Jack Beder: lumières de la ville*, collaboration entre les commissaires Esther Trépanier et Sandra Paikowsky, nous fait redécouvrir la production des années 30 et 40 de cet artiste. L'originalité et le caractère moderne de ses œuvres apparaissent à travers des portraits, des représentations de rues du Plateau Mont-Royal et des scènes de cabarets.

À cette époque, l'art au Québec et au Canada est essentiellement de caractère nationaliste ou régionaliste. Au regard d'une nouvelle génération d'artistes, les grandes étendues nordiques du Groupe des Sept ou les paysages de la campagne québécoise, le terroir, semblent mal adaptés pour exprimer des réalités plus contemporaines. Jack Beder, comme Louis Muhstock ou Adrien Hébert, s'intéresse plus à l'espace urbain. Il dépeint la ville sans chercher à l'idéaliser, comme le texte de présentation le précise, «rien n'y est fictif ou reconstitué, rien n'y est célébré ou condamné».

Les maisons et appartements du Plateau Mont-Royal, le quartier juif de l'époque, sont représentés d'une manière détaillée, mais on voit peu de personnages. Dans *Saint-Louis Square*, *Winter* de 1939, une silhouette apparaît, seule, comme une ombre, sorte de transition entre l'espace public du parc et l'espace fermé des maisons. Ces tableaux plaisent par leur composition habile qui évoque les différentes saisons dans des rues comme Jeanne-Mance ou Duluth... On ressent bien le lien affectif que l'artiste a avec son sujet. Les scènes nocturnes des cabarets ou des clubs de jazz attirent tout de même davantage notre attention car ce

sont des thèmes rares dans l'art québécois de l'époque.

Influences et perceptions

L'artiste présente la faune nocturne dans de simples portraits ou bien dans son milieu, les bars, les boîtes avec la lumière particulière de ces intérieurs enfumés. *Cabaret Scene* montre un groupe de personnages, hommes et femmes assez chic, qui assistent à un concert de jazz. *And By Night They Resume Their Existence* dépeint avec vérité et simplicité une scène dans un bar: un homme endormi sur une table au premier plan enlève au *night club* son côté *glamour*...

Cette forme d'expression artistique, qui nous rappelle le réalisme social américain de Ben Shahn ou de William Groper, n'a pas trouvé dans la critique de l'époque une réception unanime. Plutôt favorable aux scènes de rues, la critique francophone l'était moins à ces scènes crues de la vie urbaine. Les plus conservateurs voyaient dans cette nouvelle esthétique moderniste une menace à l'identité québécoise rurale et catholique. Les plus libéraux y voyaient une perte de spécificité «française canadienne» au profit d'un art trop marqué par l'influence américaine. La critique anglophone reste, elle, plus enthousiaste. Il aurait été intéressant d'ailleurs

dans l'exposition, ou du moins dans le catalogue, d'approfondir ces différences (comme Esther Trépanier l'avait fait pour l'exposition *Peintres juifs et modernité* présentée au Centre Saidye Bronfman en 1987).

Les années 30 sont une importante période de transition entre un art encore traditionaliste et l'avènement du mouvement révolutionnaire proposé par le *Refus global* de Borduas. Jack Beder, «en voie de redéfinir l'art moderne à Montréal», joue un rôle important dans cette transition et on regrette qu'il ne soit pas mieux connu.

Car autour de cet artiste peut se situer un débat à caractère historique et à saveur nationaliste qui mériterait d'être plus poussé.

Documents

L'exposition est présentée au côté d'une série de documents provenant d'une collection d'archives de l'université Concordia. Dans ce regroupement intitulé *Montréal Jazz + Clubs*, photos, photos dédicacées, vieux disques, programmes mais aussi menus et brochures nous ramènent au temps où Cab Calloway, les Canadian Ambassadors ou Alys Robi se produisaient au très chic Chez Maurice ou au Montmartre Club pour le plus grand bonheur des Montréalais ou des

Américains fuyant la prohibition... À l'image de cette scène ouverte de Montréal, ville ne pratiquant pas les lois ségrégationnistes et attirant les musiciens noirs, vient s'opposer cette méfiance envers «l'autre», menace à l'identité nationale, présente dans les discours québécois mais aussi canadiens.

En faisant sortir de l'ombre Jack Beder, les commissaires nous invitent à nous pencher sur toute une époque trop souvent négligée dans l'étude de l'évolution de l'art au Québec.

Une exposition importante qui nous présente un artiste qui, quel que soit le débat occasionné autour de son œuvre, a su trouver dans des sujets simples et populaires une source d'inspiration pour un art qui n'a pas vieilli.

Par le trou de la clôture

Chacune à leur façon, les photographies de Lisa Klapstock et Annie Baillargeon, actuellement présentées au Centre Vu de Québec, posent un regard fasciné sur la nature humaine dans ce qu'elle a de petit, de pudique et de mystérieux.

ISABELLE PORTER

tion. Jusqu'au 28 mars au Centre Vu, 550, côte d'Abraham, à Québec.

Intime

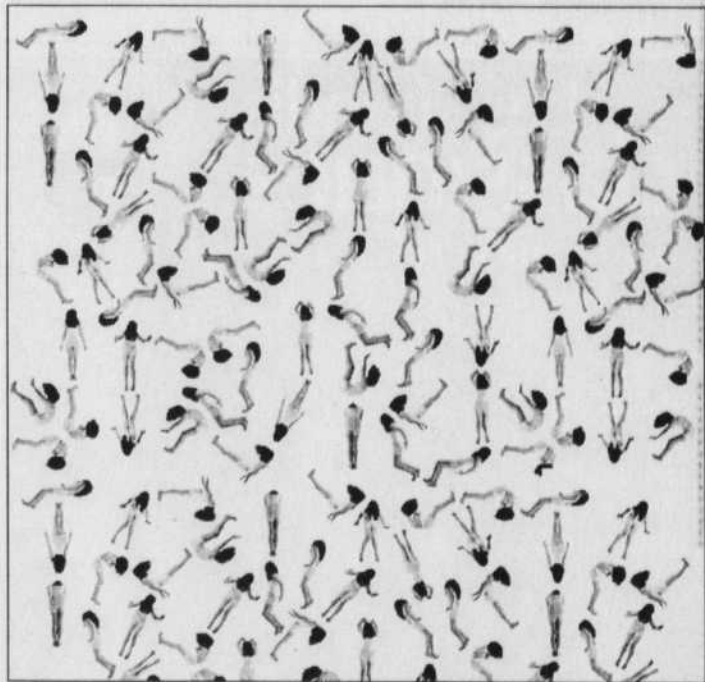
Le mystère est au cœur de l'exposition *Seuil (Threshold)* de la Torontoise Lisa Klapstock, qui a parcouru les ruelles de sa ville à la recherche de trous et de fentes de clôture qui lui permettraient de photographier des cours arrière de résidences privées. Face à ses images, on se sent d'autant plus voyeur qu'il n'y a rien de particulièrement extraordinaire de l'autre côté: seulement de petits détails qui en disent un peu sur les gens qui habitent chaque maison. La chaise de plastique a-t-elle été renversée par des enfants, par un chien ou par un homme violent? Qui a mis tout ce soin à faire la plate-bande? Pourquoi a-t-on tiré les rideaux en cette chaude journée d'été? Alors que la tendance, en photographie comme un peu partout, est à l'exhibitionnisme (voir le texte sur Carl Bouchard ci-dessous), ici, c'est ce qu'on ne montre pas qui compte. Pour ajouter à l'intérêt de l'exposition, cette pudique collection de vies dissimulées derrière des clôtures est mise en valeur par de superbes jeux de couleurs. Des rouges, des bleus et des blancs éclatants mais flous viennent ainsi mettre en valeur les petits jardins sur lesquels se concentre l'objectif.

Dans la deuxième salle, Annie Baillargeon présente l'être humain comme le détail d'un ensemble qui le dépasse. Parée d'une sombre robe noire, voire de cartons multicolores, l'artiste est ainsi photographiée, réduite et reproduite dans toutes sortes de positions chorégraphiques qui, réunies, produisent des formes, des lettres, des codes énigmatiques. À distance, ces mosaïques de dizaines de mini-Annie Baillargeon évoquent la forme d'une molécule, d'une puce électronique ou encore de mots indéchiffrables. On retrouve ici avec plaisir l'esprit ludique et pétillant du collectif Les Fermières Obsédées, dont l'artiste fait partie, avec, aussi, un talent marqué pour la composi-

L'heure est plutôt à la sérénité chez Lacerte, qui consacre une exposition à la peintre d'origine britannique Catherine Farish. S'inspirant apparemment de l'univers des premiers humains, ses *Esquisses païennes* semblent avoir été conçues il y a des milliers d'années. Sur du papier japonais ou chinois ocre et usé, l'artiste multiplie les techniques (gravure, estampe, dessin, collage), joue avec les textures et agence les couleurs avec brio. Dans ses œuvres plus récentes — *Trajet* (2003), *Embarcation* (2003) —, elle a grossièrement peint des formes noires (un bateau, une tour, une hutte?) qui contrastent avec la sérénité des séries précédentes. Le mystère demeure à savoir quelles violences Farish a rencontrées dans l'histoire. Jusqu'au 16 mars chez Lacerte art contemporain, 1, côte Dinan, à Québec.

Ancien

L'heure est plutôt à la sérénité chez Lacerte, qui consacre une exposition à la peintre d'origine britannique Catherine Farish. S'inspirant apparemment de l'univers des premiers humains, ses *Esquisses païennes* semblent avoir été conçues il y a des milliers d'années. Sur du papier japonais ou chinois ocre et usé, l'artiste multiplie les techniques (gravure, estampe, dessin, collage), joue avec les textures et agence les couleurs avec brio. Dans ses œuvres plus récentes — *Trajet* (2003), *Embarcation* (2003) —, elle a grossièrement peint des formes noires (un bateau, une tour, une hutte?) qui contrastent avec la sérénité des séries précédentes. Le mystère demeure à savoir quelles violences Farish a rencontrées dans l'histoire. Jusqu'au 16 mars chez Lacerte art contemporain, 1, côte Dinan, à Québec.



SOURCE CENTRE VU

Détail d'une œuvre récente d'Annie Baillargeon.

Martin BOISSEAU

Dixième temps:
regarder debout, dormir dessous

installation et dessin
jusqu'au 27 mars 2004

GALERIE GRAFF 963, rue Rachel est, Montréal, Qc H2J 2J4
514.526.2616 mer-ven 11h-18h sam 12h-17h graff@videotron.ca www.graff.ca

GALERIE DE BELLEFEUILLE
EXPOSITION
MICHAEL SMITH
DU 4 AU 16 MARS 2004
1367, AVE. GREENE, WESTMOUNT
TEL: 514.933.4406 FAX: 514.933.9953
WWW.BELLEFEUILLE.COM



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 6 mars au 25 avril

Entre les lignes

Dessin contemporain

Michael Merrill
Frank Mulvey
Alain Provencher
et Benoît Saito

VERNISSAGE

le dimanche 7 mars à 14 h

Info: (514) 630-1254

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

du mercredi 3 mars au samedi 27 mars 2004

Renée Mao Clavet

«Cœurs et âmes» - sculpture

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

STÉPHANIE BÉLIVEAU

Figures archaïques

Peintures récentes

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi, 10h à 18h, samedi 10h à 17h

LE COLLECTIF DE PEINTRES COLORISTES

Magenta
Blues

VOUS INVITE À L'EXPOSITION

REGARD EN DIRECT
DE CÉZANNE À MAGENTA BLUES
SANS VERGOGNE

BÉRUBÉ - CÔTE - DESSUREAULT - DURAND
HAREL - LABELLE - MORIN - POTVIN - ST-JACQUES
THERRIAUULT - THIBAudeau - VAN LAERE

Les 12, 13, 14 et 15 mars 2004

Vernissage : vendredi de 17h à 21h

L'exposition se poursuivra
les samedi, dimanche et lundi de 13h à 17h

7595, boul. St-Laurent, #201
Montréal (Québec) H2R 1W9 — 514.278.3136
www.magentablues.ca

Cinéma

Le court de France

Ce véritable collier de perles cinématographiques tournera dans tout le Québec

DRÔLES DE FRANÇAIS!

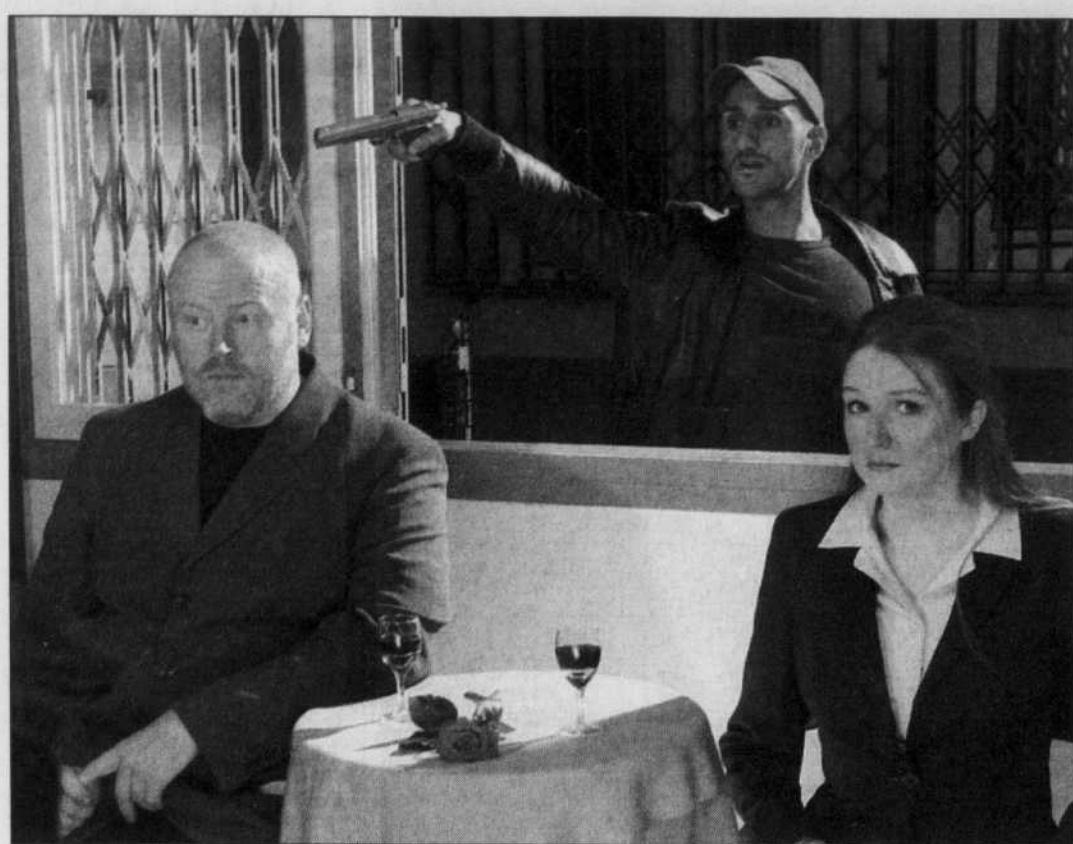
Un programme de 11 courts métrages français d'une durée totale de 90 minutes présenté du 5 au 11 mars au Cinéma Parallèle du Complexe Ex-Centris. En tournée par la suite dans 13 villes, dont Québec, Chicoutimi et Matane, jusqu'en mai 2004. Pour connaître les détails de la tournée, consultez le site www.SilenceOnCourt.tv.

ANDRÉ LAVOIE

La France, paradis du court métrage? On serait tenté d'y croire devant *Drôles de Français!*, une amusante collection de 11 courts métrages qui donne un petit aperçu de l'expertise redoutable des réalisateurs français en la matière. Si certains doutaient encore de l'importance accordée à ce type de productions en France, ils n'auront qu'à jeter un œil sur ce collier de perles cinématographiques.

Lancé par Unifrance, Vision Globale et l'organisme Silence on court, dont la mission est d'assurer la promotion du court métrage d'ici et d'ailleurs sur tous les écrans, ce florilège de productions françaises, portant le sceau de l'humour parfois corrosif, représente une belle occasion de découvrir des œuvres souvent peu accessibles, hormis dans les festivals. Et même si l'on aurait tort de juger de la créativité de toute une cinématographie à la lumière de ce seul programme — la quantité de courts produits en France est phénoménale —, on peut tout de même affirmer que certains d'entre eux maîtrisent parfaitement leur art, soutenus par des moyens qui feront l'envie de bien des réalisateurs d'ici.

La majorité des œuvres présentées constituent des films avec chute, approche comparable à celle de la nouvelle littéraire classique, où l'on boucle un récit en quelques minutes et souvent d'une manière étonnante. À ce petit jeu narratif plein de surprises, les efforts méritoires sont nombreux, puisant à la fois dans le grand marécage des relations amoureuses — un sujet incontournable chez les jeunes cinéastes, toutes origines confondues — et dans l'univers coloré des références cinématogra-



Vie et mort d'un instant d'ennui de Patrick Bossard.

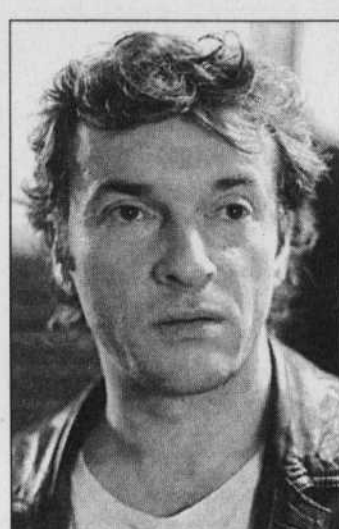
phiques. Le film dont vous êtes le héros de Stéphane Secq illustre à merveille les deux tendances, alors que le personnage principal d'un film de série B découvre à la fois sa triste condition de personnage de cinéma... et celle de cocu. Même la présence de l'équipe technique ne saura le convaincre du caractère factice de son univers.

Si la pornographie a parfois le mérite de stimuler une vie sexuelle quelque peu monotone, celle du couple dans *Le bonheur ne tient qu'à un film* devient carrément bousillée à la suite de la brusquerie d'un mari trop préoccupé à sauver les apparences. Monsieur (Mathias Mlekuz) stimule sa libido grâce à des DVD olé olé mais Madame (gracieuse Anne Brochet) n'en sait rien. Elle risque pourtant d'en apprendre beaucoup sur son mari lorsque le lecteur reste bloqué à cause du disque compromettant. Les efforts du mari pour tenter de maquiller son «crime» prendront des dimensions vaudevillesques.

Plan-séquence d'une redoutable efficacité et d'une drôlerie sans nom sur les prétentions d'un certain cinéma d'auteur, *Vie et mort d'un instant d'ennui* de Patrick Bossard décline, à travers des dialogues truculents, les obsessions d'un cinéaste aimant se prendre au sérieux. Un malfaité, doublé d'un spectateur de cinéma qui n'a pas la langue dans sa poche, a deux mots (grossiers) à jeter à la figure du réalisateur dont le dernier film l'a copieusement emmerdé. Et dire qu'il y en a qui se plaignent de la méchanceté des critiques...

Parlant de méchanceté, celle-ci va parfois très loin dans *Balibalo* et *Trouville*, deux films de Marc Andréoni où tous les coups sont — littéralement — permis. Dans le premier, de pauvres scouts en prennent plein la gueule à cause d'une bande de joyeux abrutis, tandis que le calme apparent du second, se déroulant sur une plage, camoufle à peine les pulsions sanguinaires d'un vieux grincheux solitaire.

Le programme débute par la beauté formelle de *Carcan* de Stéphane Levallois pour se conclure avec les petits moments d'humour de *Perles à rebours* de Françoise Hernandez et Pierre Excoffier; chaque spectateur pourra sûre-



Le film dont vous êtes le héros de Stéphane Secq.

ment y dénicher sa propre perle. Plusieurs craqueront immédiatement pour *Facotille*, d'Eric Jameux, l'histoire d'un rendez-vous galant qui tourne en une discussion sémiotique sur l'expression «Plus qu'hier, moins que demain». L'art du crépage de chignon atteint ici de nouveaux sommets et ce ne sont pas les seuls vertiges qui vous attendent avec le programme *Drôles de Français!*

Contempler ses propres démons

Le cinéaste Scott Smith revient sur son second long métrage, *Falling Angels*

MARTIN BILODEAU

Scott Smith est un moulin à paroles. À l'écouter parler avec enthousiasme de *Falling Angels*, son second long métrage (après *Rollercoaster*, inédit chez nous), on ne peut s'empêcher de penser que son film est tout le contraire de sa personne, c'est-à-dire retenu, réservé, porté qui plus est par les non-dits d'une famille qui a peine à faire face à ses démons.

Tiré du roman du même nom de Barbara Gowdy, qui, sous le mode de la chronique, relate dix ans de la vie d'une famille canadienne de la classe moyenne, le film de Smith resserre l'affaire sur quelques mois, non sans que ce dernier ait recours au flash-back afin d'éclairer le présent. «Lorsque j'ai lu le roman, j'ai été davantage impressionné par les différents motifs de celui-ci que par sa forme. Paradoxalement, la forme du film reflète de façon très curieuse la forme du roman, mais ce n'était pas mon intention au départ», me racontait-il lors de son passage au dernier Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias, où *Falling Angels* était projeté en première mondiale.

L'histoire, qui se déroule en 1969, évolue autour des trois filles de la famille Field. Sandy (Kristin Adams) est coquette et rêve au prince charmant. Norma (Monté Gagné) réprime des tendances homosexuelles et organise sa vie autour de son rôle d'aînée, soutien indéfectible de son père. Pour sa part, Lou (Katherine Isabelle) est révoltée contre cet homme obsédé par la menace soviétique qui impose à ses filles, depuis leur enfance, une discipline militaire. Toutes trois se relaient néanmoins sans mot dire auprès de leur mère dépressive (formidable Miranda Richardson), parquée devant la télévision depuis vingt ans, son café arrosé de whisky à intervalles réguliers.

Le deuil

Pour ce Vancouverois du milieu de la trentaine, *Falling Angels* est avant tout un film sur le deuil. Deuil d'un enfant, d'une part, puisque c'est la mort acci-

dentelle de l'aîné qui a paralysé cette famille et fait de la mère une épave. Deuil du passé, d'autre part, puisque derrière les rideaux de cette maison de banlieue très ordinaire se déploient des comportements, des sentiments, des frayeurs dictés par la guerre froide. L'abri nucléaire construit dans la cour, la discipline militaire imposée par le père, le souvenir flétri de la mère dansant pour les soldats à leur retour du front sont les vestiges ou les symboles d'un monde en train de s'effondrer en cette année où l'homme marchera sur la Lune.

«Pour moi, *Falling Angels* est un film sur la Deuxième Guerre mondiale. Parce que, à mes yeux, les années 60 sont en réaction directe à la culture des années 50, laquelle a été engendrée par la Deuxième Guerre mondiale. Les années 60 ont sonné la mort des années 50 et des valeurs qu'elles ont véhiculées.»

Smith filme le bungalow de la famille Field comme un vivarium, voire un objet d'étude qui renvoie à tous les autres vivariums voisins et à toutes les dysfonctions ordinaires qui les rendent uniques. Découle de ce point de vue un humour noir qui renvoie à celui du roman de Barbara Gowdy et force les spectateurs à contempler leurs propres démons familiaux.

«Le film est une conversation avec le public. C'est important que celui-ci apporte au cinéma la moitié du film, je fournis l'autre. Je refuse de guider le public dans ses pensées et ses sentiments, c'est à lui d'avancer dans la lumière et les ombres du film.»

Smith filme le bungalow de la famille Field comme un vivarium, voire un objet d'étude qui renvoie à tous les autres vivariums voisins et à toutes les dysfonctions ordinaires qui les rendent uniques. Découle de ce point de vue un humour noir qui renvoie à celui du roman de Barbara Gowdy et force les spectateurs à contempler leurs propres démons familiaux.

Les Lundis classiques
du Rideau Vert

Direction artistique
FRANCINE CHABOT

8 mars 2004 à 19 h 30

Le trio Hochelaga
Anne Robert - Violon
Benoît Loisel - Violoncelle
Stéphane Lemelin - Piano

Beethoven, Pierné

Billet individuel 20 \$
Étudiants 12 \$
Aînés 18 \$

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
4664, rue St-Denis, Métro Laurier

Hydro Québec présente

SÉRIE TOPAZE Billets : 22 \$, 10 \$ (taxes et redevance en sus)

Dimanche, 7 mars 2004, 11 h

LE QUATUOR À CORDES RENOIR
Hélène Collerette, violon
Florent Brannes, violon
Éric Soucy, alto (en remplacement de Fanny Coupé)
Raphaël Perraud, violoncelle
Haydn, Schumann

Atelier d'éveil musical pour enfants de 5 à 12 ans, pendant les concerts
Coût 3 \$ / enfant (max. 35 enfants)

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service

SÉRIE ÉMERAUDE Billets : 25 \$, 20 \$, 12 \$ (taxes et redevance en sus)

Lundi, 15 mars 2004, 20 h

VLADIMIR LANDSMAN, violon
CARMEN PICARD, piano
Beethoven, Prokofiev, Chostakovitch, Igor Frolov

PRO MUSICA
Renseignements : (514) 845-0532
Site web (www.promusica.qc.ca)

Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service

Saison 2003-2004

LES BOREADES
Francis Colpron - directeur artistique

INVENZIONI STRAVAGANTI
26 MARS 2004 :: 20h00
Canzonas, sonates et toccatas italiennes des débuts du Baroque

DEUTSCHE CONCERTI
21 MAI 2004 :: 20h00
Concertos et suites concertantes de Bach et de Telemann

NOUVEAUTÉ :: ACIS & GALATEA DE HANDEL
CD double :: ATMA Classique

BILLET SIMPLE 23\$:: 18\$:: 12\$
PASSEPORT* 98\$:: 78\$:: 50\$
*Un passeport donne droit à cinq entrées de votre choix

Les concerts auront lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal

Pour information et passeports :
LES BOREADES DE MONTRÉAL
T : 514.634.1244 :: www.boreades.com :: info@boreades.com

Misez sur

Jacques Offenbach

et passez une soirée inoubliable!

Les Productions Rigoletto et Clermont Tremblay présentent

• Le soixante-six
• Une demoiselle en loterie

Deux opérettes en un acte sur le thème du gain et de la loterie

Anne Saint-Denis, soprano • Pascal Montheig, ténor
Clermont Tremblay, baryton • Myriam Bernard, pianiste
Jean-François Gagnon, mise en scène
Ginette Grenier, scénographie et costumes • Renée Couture, éclairage

Au Gesù
samedi 13 mars, 20 h 00
dimanche 14 mars, 15 h 00

1200, rue de Bleury, Montréal (Métro Place des Arts) • Réservation : (514) 861-4036

Billets : 29,50\$, étudiants et aînés 27\$, groupes (10 pers. et plus) 25\$
Réservations : (514) 861-4036 et (514) 729-5079

LE DEVOIR

Cinéma

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



LA FACE CACHÉE DE LA LUNE de Robert Lepage
Canada (Québec), 2003, 105 min. (G)
Lundi 8 mars 19 h 30

CINÉMA

Rapport aux USA

Derrière la fuite des tournages: la tiers-mondisation de l'industrie américaine du cinéma



Martin Bilodeau

Le milieu cinématographique québécois entretient avec le cinéma américain le même rapport que celui qu'entretient le gouvernement fédéral avec le tabac. Il est de bon ton, d'une part, d'en déplorer l'avancée et l'omniprésence, sur nos écrans et dans les cours d'école, respectivement. D'autre part, il semble parfaitement légitime de regretter la réduction des revenus qu'occasionnent, toujours respectivement, la disparition des tournages américains chez nous et la contrebande de cigarettes — réduction dont on mesure les effets en termes sans équivoque de «manque à gagner».

Celui causé dans le milieu du cinéma montréalais en 2004 en raison de la déflation annoncée la semaine dernière du nombre de tournages américains chez nous s'élevait à 650 millions de dollars, pour un potentiel de un milliard et demi en retombées économiques. Derrière ces chiffres étonnants, voire cette fiction comptable élaborée par des entrepreneurs privés avec la complicité du Bureau du cinéma de Montréal, se cache une réalité bien plus troublante et dont le milieu québécois se fait le complice: la tiers-mondisation de l'industrie américaine du cinéma.

En matière de cinéma, et au cours des 10 dernières années, le Québec a développé à moindre coût une main-d'œuvre et des compétences sur la demande inconstante et capricieuse des studios de Hollywood (Fox, Warner, etc.) et de leurs concurrents de New York (Miramax, New Line). Attirés ici par une devise canadienne faible, une architecture européenne et des paysages d'hiver, ces producteurs ont fait de Montréal un plateau de tournage beau, bon et pas cher. Mais notre devise a pris du mieux, et eux ont trouvé mieux, et moins cher, ailleurs. De fait, ce sont les pays d'Europe de l'Est, dont la Roumanie (lieu de tournage de *Cold Mountain*), qui décrochent l'essentiel des contrats de tournage à l'étranger.

De telle sorte que la moitié des revenus des quelque 2650 techniciens du Syndicat des techniciennes et techniciens du cinéma et de la vidéo du Québec sont aujourd'hui compromis par l'annulation de sept tournages que Montréal tenait pour acquis — comme il tenait pour acquis ces beaux dollars qui profitent au secteur privé sans qu'aucun ne soit réinvesti dans notre industrie du cinéma. Si ce n'est bien sûr de faire travailler trois fois plus de techniciens et d'artisans du cinéma qu'un pays de notre envergure peut en contenir. De fait, le STCVQ comptait 800 membres au début des années 90.

Devant la tiers-mondisation de l'industrie hollywoodienne, je m'inquiète de voir que la seule réponse proposée par le milieu du cinéma d'ici consiste à demander aux gouvernements d'offrir aux producteurs américains les avantages fiscaux d'une république de bananes. Tout ça pour faire profiter des clients arrogants et créer chez nous une inflation de main-d'œuvre dont on ne sait que faire dans nos soirs creux.

Deux productions tournées à

Montréal prennent l'affiche au cours du mois de mars. *Secret Window*, de David Koepp, d'après Stephen King et mettant en vedette Johnny Depp, prend l'affiche le 12. Puis, la semaine suivante, ce sera au tour de *Taking Lives*, de D. J. Caruso, d'aller essayer les multiples. Non seulement a-t-il été tourné ici, mais l'action de ce dernier film (avec Anjelina Jolie dans le rôle principal) se déroule à Montréal dans le milieu francophone, qui plus est. Saveur régionale oblige, les principaux rôles de «French Canadians» sont tenus par Jean-Hugues Anglade, Olivier Martinez et Tchéky Karyo. C'est l'Union des artistes qui devait être contente.

Qu'à cela ne tienne, l'UDA a trouvé son compte avec *Le Dernier Tunnel* (sortie: 12 mars), d'Érik Canuel, un thriller américanisé portant sur une entreprise de braquage de banque inspirée de la vie de Marcel Talon. Remplacez le théâtre de Montréal par celui de Pittsburgh, Jean Lapointe par Dustin Hoffman, Michel Côté par Bruce Willis, et vous aurez un film américain moyen, de ceux que Hollywood nous offre en lot de 13 à la douzaine. Si c'est ça, l'avenir du cinéma québécois...

Le prochain Festival de Cannes (12-23 mai) est à nos portes, et avec lui l'espoir de voir nos films briller sur la Croisette comme l'ont fait l'année dernière *20h17 rue Darling* (Semaine de la critique), *Les Invasions barbares* (Sélection officielle) et *La Grande Séduction* (Quinzaine des réalisateurs). Frédéric Boyer, programmeur pour la Quinzaine, était de passage à Montréal cette semaine afin d'y visionner quelque 49 films québécois et canadiens, parmi lesquels on compte les premiers longs métrages de Pierre Houle (*Monica la mitraille*), Stefan Pleszczynski (*L'Espérance*) et Daniel Roby (*Peau blanche*).

À Frédéric Boyer succède cette semaine Sylvain Garrel, ancien directeur du Festival du film québécois de Blois et programmeur pour la Semaine de la critique. Lui-même sera suivi la semaine d'après par une programmeuse de la Sélection officielle. Les menus cannois seront annoncés en rafale vers la fin du mois d'avril.

Si vous passez par New York ce week-end, faites un saut du côté du Gramercy Theatre du MOMA, où jusqu'à lundi se déroule l'événement *Canadien Front: New Films*. Cette vitrine, créée à l'initiative du Bureau des marchés et festivals de Téléfilm Canada, propose huit longs métrages, parmi lesquels *Gaz Bar Blues*, de Louis Bélanger, *The Saddest Music in the World*, de Guy Maddin, *20h17 rue Darling*, de Bernard Émond, et *A Silent Love*, de Federico Hidalgo.

Vous pouvez entendre Martin Bilodeau trois fois par semaine dans le cadre du magazine quotidien Aux arts, etc. (midi dix) de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, animé par Johanne Despins.



SOURCE CHRONIQUE DU CINÉMA, L'ÉDITION DU CENTENAIRE

Mort à Venise, un grand classique de Luchino Visconti, avec Dirk Bogarde et Bjorn Andresen.

FIFA

Carte blanche sur Visconti

The Life and Times of Count Luchino Visconti inaugure jeudi le 22^e Festival de films sur l'art de Montréal. Dans ce documentaire, le Britannique Adam Low poursuit l'ombre aristocratique de Visconti, grand cinéaste du Guépard et de Mort à Venise.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Pourquoi tant de films sur l'art? Se demandent certains en feuilletant le catalogue du FIFA. Ce rendez-vous met pas moins de 240 œuvres au programme de l'année au cours des dix jours du festival. Et si le film sur l'art et l'artiste était un genre fécond parce qu'ouvert sur le vertige d'une œuvre...

De Londres, au bout du fil, c'est ce que m'explique le documentariste Adam Low. Pénétrer dans l'univers des artistes le fascine à cause des liens à établir entre la vie et la création, à cause aussi de l'accès privilégié à cette alchimie de l'art. Cela fait plusieurs années qu'à la londonienne BBC Adam Low se spécialise dans le documentaire sur l'art. On l'a vu se pencher, entre autres, sur l'œuvre et la vie de Salvador Dali, du photographe Cecil Beaton, des cinéastes Krzysztof Kieslowski et Akira Kurosawa, et de bien d'autres. Établi cinq ans en Afrique, Adam Low a réalisé au Zaïre *Heart of Darkness*

(Au cœur des ténèbres), d'après le roman de Joseph Conrad.

Avant de commencer des recherches, il se pose chaque fois cette question: est-ce que j'aurais adoré rencontrer cette personne-là dans la vraie vie? Si oui, Adam Low plonge. Visconti, il n'aurait pas demandé mieux que de faire sa connaissance. Le réalisateur italien est mort en 1976. Adam Low ne l'aura connu que par procuration.

Il avait réalisé en 2001 un portrait de l'écrivain et acteur Dirk Bogarde, qui fut son pont vers Visconti. «Bogarde a eu avec Mort à Venise le plus beau rôle de sa vie.» En fouillant dans les archives du comédien, Adam Low est tombé sur des documents de tournage de *Mort à Venise* et des *Damnés*, les films de Visconti, qu'il eut envie de mieux connaître. La BBC lui donna carte blanche.

Contradictions

«La démarche est différente quand on fait un portrait d'un artiste mort ou d'un vivant, précise Adam Low. A celui qui vit toujours, on peut poser toutes les questions qu'on désire. Par

contre, l'œuvre d'un artiste disparu est complétée, prête pour l'analyse, comme celle de Kurosawa et de Visconti. Les survivants se sentent plus libres de se confier à la caméra lorsque celui dont ils parlent ne risque plus de les entendre.»

Adam Low aime présenter une œuvre par son aspect lumineux, en montrant le côté humain derrière l'artiste. Ses documentaires pour la télévision nécessitent une approche de vulgarisation, quand le cinéma vise une clientèle qui connaît mieux l'univers d'un artiste. Aux yeux d'Adam Low, Visconti n'a guère la notoriété qu'il mérite. «Il n'est pas aussi glamour que Rossellini, de Sica ou Bertolucci, dit-il. Ses films sont hors mode, et c'est ce qui m'attire chez lui.»

N'est pas profondément dans l'univers de Luchino Visconti qui veut. En Italie, les ayants-droits des films sont souvent introuvables. Du moins la famille s'est-elle montrée très coopérative et la Cinématique de Rome lui ouvrit grandes ses portes. C'était déjà ça de pris. La vie de Visconti a stupéfié Adam Low, à cause de son pedigree, des contradictions du personnage faisant écho à l'extrême stylisation de son cinéma.

Le comte Visconti provenait d'un milieu très aristocratique autant que riche, issu de la plus ancienne noblesse de Milan. Son père, duc, avait fait construire au

tour du château familial un village de style médiéval où des rues portaient les noms de chacun de ses enfants. Sa mère provenait d'une bourgeoisie richissime.

«Plutôt que de sombrer dans l'oisiveté, il fut un grand travailleur, jamais au repos, au cinéma mais aussi comme directeur de théâtre et d'opéra, précise Adam Low. Il y a lancé la carrière internationale de Maria Callas.» Avant de plonger dans le septième art, Visconti a d'abord dressé des chevaux et remporté des courses prestigieuses, puis appris son métier en assistant Jean Renoir. Il y a pire école.

«Que Luchino Visconti ait vécu toute sa vie entouré et servi par plusieurs domestiques tout en demeurant un communiste fervent ne semblait pas lui causer de problèmes moraux. Ses convictions politiques étaient intellectuelles. Mais ses films demeurent très proches de sa vie. Le milieu aristocratique dépeint dans Le Guépard est un peu le sien. Il en aimait le raffinement mais détestait en même temps ses valeurs. Rocco et ses frères reflète ses convictions communistes, Mort à Venise à la fois son homosexualité et son appartenance à une classe sociale au bord du gouffre. La confiance qu'il avait en lui colmatait toutes les contradictions de sa vie. Et c'est cette assurance, cette confiance-là qui vient d'un monde aristocratique d'hier. Il l'a emportée avec lui.»

PRIX JUTRA DU MEILLEUR DOCUMENTAIRE 2003

Roger Soupin
ÉPICIER VARIÉTÉ
un film de Benoit Pilon

EX-CENTRIS 514, boul. Saint-Laurent, 100
Bibliothèque (514) 847-2206

PARALLÈLE

représentations tous les jours : 13h00

“DEUX FOIS BRAVO! GRANDIOSE!”

“POIGNANTE PASSION”

“UN FILM PUISSANT, TROUBLANT!”

UN FILM DE MEL GIBSON

LA PASSION

JIM CAVIEZEL

CINÉMA

SEMAINE DU 6 AU 12 MARS 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 5 et 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

À L'AFFICHE

www.lapassionduchrist.com

QUARTIER LATINI	MONTRÉAL	VERMILLES	LABALLE (Paris)	JACQUES CARTIER 14
COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	PONT-VIAU 18	BOUCHERVILLE	ST-BRUNO
CARRÉFOUR DORVAL	PLAZA DELSON	TERREBONNE 14	STE-THERÈSE 8	LACHENAIE
HULL	GATINEAU	ST-JEAN	SHERBROOKE	MARION DU CROIX
ST-HYACINTHE	ST-JÉRÔME	TROIS-RIVIÈRES 0	SHAWINGAN	VICTORIAVILLE
CINÉMA DU CAP	DRUMMONDVILLE	FLUR DE US GRABY	JOLIETTE	SON DIGITAL
PARADISE	BOREL-TRACY	STE-ADELE	VALLEYFIELD	
PARAMOUNT	COLLÈGE KIRLAND	CÔTE-DES-NEIGES	CANENDISH (MARI)	SPHERETECH 14
LACORDAIRE 18	DES SOURCES 18	MACHÉCHEU 18	CARRÉ ANGRIGNON	DORVAL
	COLOSSUS LAVAL	HULL		

Culture et télé pour ne rien manquer

L'AGENDA chaque samedi

